LE MÉLANGE DES LANGUES, ÇA BRASSE ! : LA CONFRONTATION ENTRE LA SCIENCE ET L'OPINION PUBLIQUE

SHANA POPLACK, NATHALIE DION, SUZANNE ROBILLARD ET BASILE ROUSSEL

Shana Poplack est professeure éminente, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en linguistique et directrice fondatrice du Laboratoire de sociolinguistique à l'Université d'Ottawa. Ses recherches appliquent les théories et les méthodes ressortant de l'étude scientifique du parler de tous les jours à une variété de langues et de phénomènes linguistiques liés au contact, au changement, et aux idéologies linguistiques.

Nathalie Dion est coordonnatrice de la recherche du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa où elle collabore à de nombreux projets axés sur la variation et le changement linguistiques, notamment en contexte bilingue et minoritaire.

Suzanne Robillard est doctorante et chercheuse au Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa. Elle se spécialise dans l'étude des phénomènes liés au contact des langues et au français minoritaire parlé en Colombie Britannique et ailleurs au Canada. Elle anime régulièrement des ateliers qui se penchent sur l'insécurité linguistique et la confiance langagière dans les communautés francophones minoritaires.

Basile Roussel est doctorant au département de linguistique et est membre actif du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa. Ses intérêts de recherche portent sur la variation et le changement linguistiques en français acadien, le bilinguisme et le contact des langues, et les idéologies linguistiques.

INTRODUCTION

La *Loi sur les langues officielles* du Canada accorde un statut égal au français et à l'anglais au niveau fédéral. Mais la répartition de ces langues sur le terrain est tout sauf égale, que ce soit en termes du nombre de locuteurs, des situations jugées appropriées à leur usage et surtout, de leur prestige relatif. Dans l'opinion publique, le français parlé ici est souvent jugé inférieur à une norme hypothétique imaginée, même par ses propres locuteurs natifs. On pense aussi qu'il est en train de reculer, au

point où plusieurs pensent qu'il est en voie de disparition. Pour les francophones, l'un des principaux agresseurs est le contact avec l'anglais, dont la tête d'affiche est l'emprunt lexical, tel qu'illustré dans les phrases (1) et (2). D'où les redoutables *anglicismes* dont on dit souvent qu'ils conduisent à la détérioration, voire à la mort, de la langue emprunteuse. Les anglophones minoritaires craignent le même sort à cause des *gallicismes* qui, selon eux, envahissent leur anglais, comme dans la phrase (3). Plutôt que de célébrer les avantages culturels et cognitifs que confère le bilinguisme, de nombreux Canadiens craignent que le contact entre nos deux langues officielles n'ait une incidence sur leur « qualité », et même sur leur survie.

1. *On lavait les planchers à la main, tu sais, puis après ça on* polishait (polissait) *avec notre fessier.* (OH.041.1598)[1]

2. *À côté, il y a un autre gros* building highrise (gratte-ciel). (OH.029.153)

3. *And he washed windows and he drove* calèches. (QEC.006.169) (Et il lavait les vitres et conduisait des calèches).

En tant que *sociolinguistes*, notre mandat est d'étudier la langue telle qu'elle est réellement utilisée dans son contexte social. Nos recherches s'inspirent donc souvent de la façon dont la société aborde les questions linguistiques. Ainsi, le Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa (www.sociolinguistique.uottawa.ca/laboratoire.html) s'est surtout concentré à tester les effets du bilinguisme sur les langues en contact. Nous avons accumulé d'énormes ensembles de données sur l'usage spontané et nous avons développé des méthodes de pointe pour les étudier scientifiquement. Au fil des années, notre équipe a analysé plus de cinq millions de mots prononcés par 323 francophones minoritaires et majoritaires nés entre 1846 et 1994 ; 2,5 millions de mots d'anglophones québécois qui ont acquis l'anglais avant et après l'adoption de la loi 101 ; et d'innombrables autres combinaisons bilingues issues de plus de douze autres paires de langues, telles que le wolof et le français, le tamoul et l'anglais, et l'arabe et le français, entre autres. Au total, nous avons enquêté sur plus de 40 000 cas de « mélange » de langues. Ces efforts ont effectivement apporté des réponses à nos questions, mais elles n'étaient pas celles auxquelles on s'attendait.

Par exemple, l'inspection systématique de notre corpus de français parlé dans la région de la capitale nationale a révélé plus de 20 000 mots anglais, un nombre apparemment énorme. Mais lorsque nous les avons contextualisés par rapport aux mots qui n'avaient *pas* été empruntés, nous avons trouvé qu'ils étaient incroyablement rares (ne représentant pas plus de .008 % du discours total) ! De plus, l'analyse historique a démontré que la plupart des emprunts spontanés sont éphémères, c'est-à-dire qu'ils disparaissent après leur première mention. À ce titre, ils ne persistent tout simplement pas assez longtemps pour modifier la structure du français. Au contraire, ils *adoptent* cette structure, donnant lieu à des locutions comme *polishait* (conjugué de façon appropriée à la 3e p. de l'indicatif imparfait) en (1) ou *un gros building high-rise* (suivant les règles

1 Les codes entre parenthèses font référence au numéro de locuteur et numéro de ligne dans la transcription du corpus duquel l'énoncé est tiré. Tous les exemples, standards ou non, sont reproduits fidèlement à partir des énoncés des locuteurs.

de placement des adjectifs du français) en (2). Nous avons reproduit ces analyses avec d'autres paires de langues, comme l'ukrainien et l'anglais en (4), et avons trouvé le même résultat.

4. *Vzhe v serednij* shkol-*i* j*a xodyla v misti*. [UKR.09.A.347] (J'étais déjà dans la ville pour l'école secondaire.)

Cette recherche, détaillée dans de nombreuses publications et dans un volume intitulé *Borrowing : Loanwords in the Speech Community and in the Grammar* (Oxford University Press 2018), a mené à la découverte qu'il n'y a rien d'aléatoire, d'axé sur le besoin, voire même de particulièrement canadien dans le mélange des langues. Au contraire, ces combinaisons découlent de processus communicatifs réguliers et systématiques. Ils sont privilégiés par les bilingues les plus compétents de la communauté et ses conventions semblent être universelles.

PASSER LE MOT

Le Service des relations avec les médias de l'Université d'Ottawa a publié un communiqué de presse, en français et en anglais, sous les formes d'un texte, d'une infographie et d'une vidéo YouTube[2]. Ceux-ci résumaient nos résultats de recherche qu'ils considéraient les plus dignes d'intérêt : Les mots empruntés sont rares, transitoires et intégrés dans la grammaire de la langue réceptrice. Par conséquent, le contact avec une langue donneuse (dans ce cas, l'anglais) n'affecte pas la structure de la réceptrice (ici, le français). Le mélange des langues ne résulte pas de la paresse ou d'une compétence limitée – loin de là ; il est très structuré, exige un certain degré de compétence bilingue, et constitue la norme dans les communautés bilingues du monde entier. Il va sans dire que ces résultats vont à l'encontre des idées reçues, qui préconisent la position opposée sur chacun de ces points – et ce, malgré l'absence notable de toute preuve empirique. Le communiqué de presse a donc tenu à souligner la nature scientifique, empirique et quantitative de notre recherche.

COUVERTURE MÉDIATIQUE

La réaction des médias a été immédiate et substantielle, ce qui a donné lieu à des douzaines d'entrevues radiophoniques et d'articles écrits dans les médias principaux (dont CBC News, BBC World, RCI español, la une du *Globe and Mail*). Au-delà de l'introduction fréquente, et certainement polarisante, du terme *franglais* dans de nombreuses manchettes, les grandes conclusions de la recherche ont été rapportées avec exactitude et leur fondement scientifique a été clairement communiqué.

RÉPONSE DU PUBLIC

Les réactions du public ont été encore plus nombreuses : La vidéo YouTube a été visionnée plus de 3 000 fois et le décompte officiel des partages pour le reportage de CBC News à lui seul excède ce chiffre. La moitié des articles ont été republiés (en moyenne six fois chacun) par d'autres organes de presse. Ce degré d'intérêt des intervenants est inhabituel quand il s'agit de recherche sociolinguistique universitaire, et confirme le vif intérêt que le bilinguisme et ses effets continuent de susciter chez les Canadiens.

2 www.youtube.com/watch ?v=HtcyPTHpSm0

Pour savoir *qui* a vu ces articles et ce qu'ils disaient à leur sujet, nous avons fait des recherches sur Facebook, Twitter, Reddit et Google. L'accès à des réseaux sociaux complémentaires nous a permis de récupérer près de 900 partages et d'en analyser environ le tiers, ceux-ci ayant eux-mêmes générés plus de 800 commentaires et plus de 3000 réactions.

QU'EN DIT-ON ?

L'analyse du contenu a révélé que les réactions des intervenants ont été très vives. Fait remarquable, l'attitude du public est scindée en deux parties égales : 52 % étant positif (« Oh, douce validation ! »), et 48 % étant négatif (« Je call bullshit »). Les médias ont présenté des preuves scientifiques qui auraient dû atténuer les craintes du bilinguisme. Pour certains, ceci a bien été le cas. Alors, pourquoi d'autres sont-ils restés récalcitrants ? Quelques-uns ont contesté l'étude elle-même, prétendant soit que l'échantillon était imparfait, ou que sa portée était trop limitée. Certains ont rejeté les fondements scientifiques de l'ouvrage (*'hard science'? You loons are hilarious, at times* / science exacte ?… Vous êtes parfois hilarants…), tandis que d'autres ont soupçonné une certaine partialité, politique ou autre (« Une étude commandée par les fédés, j'imagine »). Une affiche est même allée jusqu'à affirmer que la recherche est un stratagème pour éliminer le français. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces opinions semblaient sans rapport avec la recherche proprement dite. Certains ont soutenu que les « gens venant de l'extérieur » ne devraient pas étudier la situation parce qu'ils ne comprennent tout simplement pas (*Anglophone gonna Anglosplaining* / Les anglophones ne peuvent s'empêcher de s'imposer). Plusieurs ont rejeté les conclusions parce qu'elles ne correspondaient pas à leur propre position (« Oui ça nuit au français, malgré tous vos diplômes qui essaient de dire le contraire »), tandis que d'autres ont répliqué avec des anecdotes (*My little girl is only 10. […] she says… 'Mommy, that's not real words, that's mixed up words.'* / Ma petite fille a seulement 10 ans, […] elle dit… « Maman, ce ne sont pas de vrais mots, ce sont des mots mélangés. »). D'un autre côté, toute une cohorte s'est ralliée à la recherche simplement parce qu'elle correspond à ce qu'ils ont toujours cru (« Je pense que je suis d'accord avec cette affirmation, sans avoir lu le texte »), ou parce qu'elle concilie leurs sentiments personnels envers le mélange (le franglais est « utile », « créatif », « enrichissant », « normal », « inévitable »). Le débat ne portait pas tant sur la science que sur le message.

FOSSÉ LINGUISTIQUE

Qui sont les adeptes de ces deux positions diamétralement opposées ? Lorsque nous examinons la relation entre la position prise et la langue de réaction, nous apprenons que les réponses écrites en anglais sont deux fois plus susceptibles d'être positives (76 %) que celles écrites en français (35 %). Près des deux tiers de ces dernières rejettent les résultats, insistant plutôt sur le fait que les mots empruntés à l'anglais (et non à l'italien, aux langues des Premières Nations ou à l'espagnol, mais plus précisément à l'anglais) sont nuisibles à la qualité et à la survie du français au Canada. Beaucoup de ceux qui ont posté en anglais pensent que l'emprunt lexical est enrichissant ou amusant (*I see "franglais" as a pathway to a richer bilingualism in this country, and a more enjoyable one* / Je vois le « franglais » comme une voie vers un bilinguisme plus riche dans ce pays, et plus agréable). Certains s'en fichent, tout simplement (*Are they seriously throwing money at this ridiculous nonissue ?* /

Dépensent-ils sérieusement de l'argent pour étudier cette question ridicule ?). Évidemment, ces résultats reflètent de près la fracture sociopolitique entre francophones et anglophones qui caractérise le Canada d'aujourd'hui. Ce qui est peut-être le plus malheureux, c'est que le message habilitant suggéré par la recherche et véhiculé explicitement par les médias – à savoir que le mélange de langues est un résultat naturel du contact linguistique qui n'affecte pas la structure grammaticale de la langue réceptrice, et entraîne encore moins sa chute – est catégoriquement rejeté par une majorité de commentateurs francophones (« Cette chercheuse est en train de nous dire que le ciel, c'est vert et le gazon, c'est bleu… »), et les preuves soutenant ce message sont écartées.

DISCUSSION

Pourquoi cette recherche particulière a-t-elle fait tant de bruit ? Nous suggérons que c'est parce que ses résultats sont en pleine contradiction avec l'idée généralement admise que les mots empruntés font des ravages dans la langue emprunteuse. On ne sait pas d'où vient cette conviction, ni comment un tel consensus s'est dégagé à son sujet. Néanmoins, au Canada du moins, le mélange des langues – produit universel du bilinguisme – est devenu emblématique d'une position qui va bien au-delà du domaine de la linguistique. Une caractérisation approximative de cette position est que l'incorporation de mots issus d'une langue donneuse dominante (numériquement ou politiquement) dans une autre langue réceptrice, n'est qu'une pente glissante qui mène à l'adoption de cette langue, puis de sa culture, et finalement à la perte de la première langue et de sa culture, suivie de l'assimilation de ses locuteurs aux homologues dominants. Malheureusement, l'histoire regorge de cas d'individus ou de groupes d'origines ethniques, religieuses ou linguistiques différentes qui ont subi un tel sort. Les craintes à cet égard ne sont donc pas sans fondement. La question est de savoir quelle est la contribution spécifique du bilinguisme et du mélange de langues à un tel résultat. Existe-t-il une corrélation entre l'emprunt de mots et l'assimilation des locuteurs bilingues qui s'engagent dans ces processus ? Les résultats de la recherche sociolinguistique empirique démontrent qu'ils sont indépendants.

Ces faits expliquent en grande partie non seulement le grand intérêt qu'a suscité notre recherche, mais aussi la résistance exprimée par plusieurs face à ses résultats. Le fait que le bilinguisme soit une préoccupation sociétale majeure au Canada a été à l'origine de ce travail empirique, et a motivé l'investissement de ressources importantes dans ce domaine. En tant que linguistes, nous voulions nous assurer que nous pouvions aborder les questions du point de vue de la science. Pourtant, le message en demeure un que de nombreux Canadiens ne peuvent accepter. Nous savons que cela a plus à voir avec la situation sociopolitique qui règne chez nous qu'avec notre recherche en particulier, mais il vaut la peine d'examiner comment cette dernière peut être mise à contribution pour y remédier. Cela n'apaisera peut-être pas les craintes de certains ni ne changera les opinions des autres, mais cela pourrait nous aider à canaliser nos énergies vers des voies plus pratiques. Des efforts pourraient être faits, par exemple, pour dépolitiser et rendre plus accueillant le choix de l'une ou l'autre de nos langues officielles – voire même les deux ensemble ! – dans beaucoup plus de contextes. De plus, nous pourrions réduire les

mesures punitives qui ne font qu'accroître l'insécurité linguistique plutôt que de consacrer des sommes considérables à l'élimination des paroles issues d'une langue dans le discours de l'autre. Une telle tâche est d'ailleurs futile.